

Aux origines du latino-américanisme en Sorbonne : Robert Ricard (1900-1984) et André Saint-Lu (1916-2009)

Bernard Lavallé

Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3

Au cours du XIX^e siècle, l'intérêt des Français pour les pays de l'ancien empire espagnol d'Amérique désormais indépendants ne s'est pas démenti, même s'il a pris des formes différentes selon les époques. Il y eut d'abord de longs voyages dans des régions souvent marginales pleines de périls racontés ensuite avec une certaine délectation visant à créer chez le lecteur les effets contradictoires de la fascination face à une nature à la fois extraordinaire et dangereuse. D'autres se centrèrent plutôt sur les peuples qui y vivaient et sur les restes archéologiques encore visibles du passé préhispanique. Enfin, dans les dernières décennies du siècle, l'attrait pour les potentialités économiques des « pays neufs » fit place à un nouveau genre de littérature désormais conforme aux géopolitiques mondiales des grandes puissances de l'époque. Jean-Georges Kirchheimer a ainsi répertorié plus d'un millier de publications outre des dizaines de périodiques et de collections ayant traité de « l'Amérique hispanique ».

L'intérêt scientifique pour ces pays a tardé à s'affirmer, d'autant que la plupart des « sciences humaines et sociales » permettant de les aborder, exception faite de l'histoire et l'archéologie, n'en étaient qu'à leurs débuts et souvent même n'avaient pas de nom pour définir leurs champs et leurs méthodes. Il fallut attendre le dernier quart du siècle pour que commence à se

dessiner un « *américanisme* » dont le premier congrès international eut lieu à Nancy en 1875, avec une prédominance marquée (comme lors des suivants qui se tinrent tous les deux ans dans diverses capitales européennes) pour la linguistique, l'archéologie et les débuts de ce qui s'appellerait plus tard l'anthropologie.

Dans le domaine universitaire, le *latino-américanisme* dut attendre en fait pour voir le jour la création d'un enseignement spécifique de langue et littérature espagnoles. Bien que de manière ponctuelle, les premières revues universitaires de ce champ, le *Bulletin hispanique* et la *Revue hispanique*, s'intéressèrent aux régions ultramarines de l'ancien empire, à leurs auteurs alors en vogue ou même à leurs problèmes politiques, comme le traité de Paris qui mit fin à la guerre entre l'Espagne et les États-Unis et par là même à la présence espagnole en Amérique.

Le premier doctorat d'État (ouvrant alors la possibilité d'une chaire universitaire) concernant cette partie du monde ne fut pas l'œuvre d'un hispaniste mais d'un historien, Jules Humbert, un Lorrain, professeur d'histoire et géographie qui fit toute sa carrière en classes préparatoires au lycée Michel Montaigne de Bordeaux. En 1905, il publia ses travaux sous le titre *Les origines vénézuéliennes, essai sur la colonisation espagnole au Venezuela* (Bordeaux, Féret éd.) ainsi que sa thèse complémentaire sur les conquistadors allemands représentant les intérêts des banquiers de Charles Quint dans ce pays au XVI^e siècle, deux ouvrages très bien documentés et construits dans une perspective résolument moderne.

La terrible césure de la première Guerre mondiale et ses longues conséquences constituèrent dans le domaine du latino-américanisme naissant, comme dans bien d'autres, une coupure radicale. Il fallut attendre 1922 pour qu'un jeune chercheur, normalien agrégé de Lettres classiques, pensionnaire de la Casa de Velázquez, se lance de nouveau dans les recherches au long cours d'un doctorat d'État sur un thème hispano-américain : Robert Ricard et sa *Conquête spirituelle de Mexique, essai sur l'apostolat et les méthodes missionnaires des ordres mendiants en Nouvelle-Espagne de 1523-1524 à 1572*, thèse préparée sous la direction de l'incontournable Paul Rivet, soutenue en mai 1933 et publiée la même année selon la coutume de l'époque.

Dans son introduction, Robert Ricard soulignait que l'ancien empire espagnol n'avait pas suscité de recherches de cette nature depuis la thèse de Jules Humbert. Citant son collègue Marcel Bataillon, il en attribuait la cause aux « *déplorables conditions* » dans lesquelles étaient alors contraints de travailler les américanistes : éloignement de leur terrain d'étude, mauvaise conservation des archives et difficultés d'accès, notamment. Cette situation d'ailleurs allait s'aggraver au cours de la décennie des années 1930 du fait des convulsions du concert international. L'ouvrage de Robert Ricard s'en ressentait puisqu'il n'avait pu effectuer au Mexique qu'un seul séjour, à la fin de sa longue enquête (1930-1931), et que sa liste des documents consultés aux Archives Générales des Indes de Séville tient en moins de deux pages.

Il est d'ailleurs intéressant et significatif de voir dans quelle perspective avait été réalisé cet ouvrage. Bien qu'il se définisse *américaniste* à un moment de son introduction, comme on l'a vu, dans ce même texte et dans la préface à l'édition mexicaine du livre (Mexico, Jus et Polis, 1947) il ressort des explications de Robert Ricard que son travail avait été pour lui avant tout une recherche sur l'histoire de l'Église et des missions plus qu'une contribution à l'histoire du Mexique elle-même.

Ce travail, toujours régulièrement réédité au Mexique, n'ouvrit d'ailleurs pas à Robert Ricard la porte d'un enseignement universitaire sur l'histoire de l'Amérique latine. Il travailla plusieurs années au Maroc, en particulier sur les antiquités romaines, et lorsqu'il intégra l'université,

celle d'Alger, à la fin de la décennie, ce fut pour y enseigner le portugais et la civilisation du Portugal qu'il connaissait parfaitement du fait de ses longs séjours et de ses travaux dans ce pays.

En ce qui concerne l'hispanisme de la Sorbonne, les études latino-américanistes continuaient de n'y point figurer comme telles. Certes la nomination de Marcel Bataillon en provenance d'Alger aurait pu marquer une inflexion. Il s'était toujours intéressé à l'Amérique et avait d'ailleurs publié en 1934 une traduction du *Facundo, civilisation et barbarie* de l'Argentin Domingo Faustino Sarmiento. Cependant, au cours de ses premières années parisiennes Bataillon venait tout juste de mettre un point final à son monument, *Érasme et l'Espagne Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, puis fut très pris par les combats politiques de la fin de la décennie avant les années de guerre et de l'Occupation au cours desquelles il vécut des moments particulièrement pénibles. Marcel Bataillon ne devait devenir vraiment américaniste, avec entre autres ses travaux sur les chroniques, Las Casas, les « guerres civiles » du Pérou, etc., qu'après son élection au Collège de France à la Libération.

Nommé en Sorbonne en 1947, Robert Ricard y fut d'abord chargé d'enseigner, comme à Alger, la langue et la civilisation luso-brésiliennes. Ce n'est qu'en 1952, soit presque vingt ans après sa soutenance de thèse, qu'il succéda à Jules Delpy dans une chaire d'espagnol qui allait lui permettre d'aborder dans ses cours, encore que de manière non exclusive, des thèmes liés à l'Amérique et surtout au Mexique. En ce début de la seconde moitié du XX^e siècle, l'hispano-américanisme, pour la première fois dans une université française, était reconnu au plus haut niveau de ses enseignements en accordant une chaire à un américaniste. Il fut d'ailleurs conforté, peu après, en 1954, par la création de l'Institut des Hautes Études d'Amérique Latine, rue Saint-Guillaume, dans laquelle Paul Rivet eut un rôle décisif et qui fut orienté dès sa naissance plutôt vers les sciences sociales.

Au cours des années 1960, la situation du latino-américanisme universitaire en France évolua de manière très sensible. Pour diverses raisons qu'il serait trop long d'exposer ici, il s'affirma, se développa, répondant ainsi à une certaine forme de demande et d'attente de la société française dans son ensemble. Dans le domaine historique, cette inflexion fut marquée par les chaires occupées par Frédéric Mauro, dans la nouvelle université de Nanterre et Pierre Chaunu à Caen. En ce qui concerne l'hispanisme à la Sorbonne, une nouvelle figure émergea, celle d'André Saint-Lu qui appartenait à la génération suivant celle de Bataillon et Ricard. André Saint-Lu s'était spécialisé sur F. Bartolomé de las Casas et l'histoire du Guatemala. À la fin de la décennie, il soutint en Sorbonne son doctorat d'État, sa thèse principale portant sur *La Vera Paz, esprit évangélique et colonisation* (Paris, 1968), la complémentaire, sur *Condition coloniale et conscience créole au Guatemala* (Poitiers, 1970).

Au cours des deux décennies suivantes, André Saint-Lu continua de produire de nombreux livres (certains en collaboration avec Marcel Bataillon) sur les idées et les combats de Las Casas. Il y rassemblait des études éparses et des travaux originaux prolongeant les recherches effectuées dans le cadre de sa thèse (*Las Casas et la défense des Indiens*, 1973, *Las Casas indigéniste*, 1982). On lui doit aussi des éditions de textes importants, la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias* ou la *Historia de la revolución de Nueva España antiguamente Anáhuac*.

Lorsque l'ancienne Sorbonne fit place à de nouvelles universités au début des années 1970, et qu'en particulier l'hispanisme se retrouva scindé dans deux d'entre elles, Paris IV et Paris 3, André Saint-Lu choisit la seconde. Il y occupa la première chaire de l'hispanisme français officiellement consacrée à la seule Amérique espagnole. Il y eut sans doute les mains plus libres pour y développer un véritable projet latino-américaniste sans équivalent en France de cette nature dans

l'hispanisme français. S'appuyant sur un groupe de jeunes chercheurs dont il assurait la direction de la thèse, il fonda le Séminaire Interuniversitaire sur l'Amérique Espagnole Coloniale, le premier de ce genre en France, qui au fil des années se structura, tint des colloques et fit paraître une longue série de travaux. Finalement le Centre qu'avait créé André Saint-Lu s'inscrivit dans la durée avec ses successeurs qui lui donnèrent de nouvelles impulsions et le diversifièrent.